

## Vimy en rétrospective

Adaptation d'un extrait de *Vimy* par Pierre Berton (p. 294-299). Droit d'auteur appartenant à Pierre Berton Entreprises Ltd. 1986. Traduit et publié avec la permission de Doubleday Canada.

Il est devenu banal de dire que le Canada a atteint sa majorité à la bataille de Vimy. Depuis 70 ans, cela a été si souvent dit et redit – au Parlement, à des centaines de dîners commémoratifs de Vimy, dans des milliers de discours du Jour du Souvenir, dans des éditoriaux, dans des textes scolaires, dans des articles de revue et dans une bonne douzaine de livres sur Vimy et le rôle qu'a joué le Canada dans la Grande Guerre – que c'est presque un article de foi. Il est donc difficile de séparer la réalité de la rhétorique. La victoire de Vimy a-t-elle permis au Canada de prendre conscience de son indépendance ou est-elle le résultat de cette prise de conscience?

Le Canada est entré dans la guerre en position de subalterne de la Grande-Bretagne, mais il en est sorti comme son égale, c'est maintenant un fait bien établi. Cette égalité a d'ailleurs été confirmée par le droit de vote accordé au Canada et aux autres dominions à la Ligue des nations. Mais est-ce que tout cela est la conséquence de la victoire remportée à Vimy ou tout simplement la représentation sténographique d'un processus historique bien plus complexe qui, en fin de compte, était probablement inévitable?

Est-ce vraiment important? Ce qui importe, c'est que, pour les Canadiens, Vimy a pris un caractère mythique pendant l'après-guerre et qu'à cette époque, le Canada n'avait guère de mythes. Il y avait quelque chose d'un peu désespéré, d'un peu nostalgique, dans les commentaires qui circulaient dans les années vingt, les années trente et même plus tard, par lesquels les Canadiens s'assuraient les uns les autres que le Canada avait atteint l'âge de la maturité à Vimy.

Aucun héros canadien n'a émergé à la bataille de Vimy – pas de Wellington, pas de Cromwell, pas de Washington. Byng, qui aurait pu être le héros de Vimy, était britannique et Currie, qui aurait dû l'être, a été sapé par les rumeurs. Les vrais héros, ce sont les innombrables soldats qui se sont battus et sont morts pour rendre le monde meilleur et leurs chefs inventifs qui ont refusé d'appliquer les règles anciennes de la guerre. Le mot *Vimy* avait pour eux des proportions mythiques et adoucissait l'amertume de l'après-guerre. On pouvait bien dire qu'Ypres, la Somme et Passchendaele étaient des fiascos britanniques, mais Vimy, c'était autre chose! Vimy, c'était une victoire du Canada et personne ne pouvait lui enlever. Entre les deux guerres, c'est un fait que nul n'avait le droit d'ignorer; tous les écoliers, tous les enfants d'anciens combattants, tous les immigrants l'apprenaient.

De nos jours, il est difficile d'apprécier l'intensité de la fièvre de Vimy qui s'est emparée du pays pendant l'entre-deux-guerres.

Après la vague de publicité, l'impact de la bataille s'est estompé partout, sauf au Canada. Il faut dire que c'était, au mieux, une victoire tactique limitée. Les Canadiens n'ont pas manqué de faire remarquer que la crête est restée un point d'ancrage pour la protection du flanc britannique pendant le reste de la guerre, mais il est difficile de croire que cette victoire a joué un rôle décisif dans le cours des événements. Il n'y a qu'au Canada qu'elle porte le nom de *bataille de la crête de Vimy*; partout ailleurs, ce n'est qu'un épisode des batailles britanniques d'Arras. Dans sa très complète histoire de la Grande Guerre, Liddell Hart ne lui accorde pas plus d'un paragraphe. Aux États-Unis, elle a été vite oubliée et les Américains d'aujourd'hui n'en ont jamais entendu parler. Pourtant, chez nous, cette bataille fait partie du bagage culturel de tout bon Canadien. Le mot *Vimy* a été prononcé dans d'innombrables émissions, interviews et reportages. Tous ceux qui avaient servi à Vimy étaient qualifiés dans la presse non pas d'anciens de la Grande Guerre, mais d'anciens de Vimy (c'est toujours le cas de nos jours). Il faut dire que le mot était assez court pour les manchettes de journaux, mais ce n'est pas la seule raison. Tous les ans, il y avait – il y a toujours – des dîners commémoratifs de Vimy. Ce nom a été donné à des parcs, à des écoles et il est gravé dans une pierre tout en haut de la tour de la Paix à Ottawa. Certains enfants ont même été prénommés Vimy. Dans ce bombardement, ce slogan, on sentait le désir de dire au pays et au reste du monde que nous avons subi l'épreuve du feu et que nous avons été à la hauteur.

La Première Guerre mondiale a été une guerre canadienne, beaucoup plus que la Seconde. Les sacrifices ont été plus grands. Plus de soixante mille Canadiens ont péri entre 1914 et 1918, alors que pendant la Seconde Guerre mondiale, les pertes n'ont été que de quarante et un mille, et ce malgré l'énorme augmentation de la population. Les chances de se faire tuer étaient bien plus fortes pendant la Première Guerre (un mort pour onze hommes enrôlés) que pendant la Seconde (une chance sur vingt-six). Les symboles étaient différents. Pour les Canadiens, le symbole de la Première Guerre mondiale, c'est Vimy, mais celui de la Seconde est certainement la débâcle de Dieppe.

La Grande Guerre a été une expérience marquante, que tous les Canadiens tenaient à souligner et à commémorer. Dans toutes les villes, tous les villages, un monument commémoratif a vu le jour, habituellement flanqué de canons capturés aux Allemands, preuve de la victoire. Même à Dawson, tout là-haut dans le Yukon, un obélisque a été élevé à la mémoire des morts et deux pièces d'artillerie allemandes, capturées dans les champs de bataille des Flandres et transportées à travers un océan et tout un continent, ont été placées dans un petit parc d'une ville fantôme tout près du cercle polaire arctique. De nos jours, ce parc est envahi par les mauvaises herbes et les canons ont été enlevés, mais l'obélisque de granite est toujours là, légèrement incliné par le pergélisol, et rappelle aux Autochtones et aux touristes que le Canada a fait la guerre aux côtés de la Grande-Bretagne, mais en égale.

Ces monuments à la mémoire de la Grande Guerre sont beaucoup plus parlants que les stades et les patinoires qui ont reçu le nom de batailles de la Seconde Guerre mondiale. Gravés dans le granite ou le marbre de la plinthe, on peut lire ces mots « *Nous nous souviendrons d'eux* », « *Souvenons-nous* » ou encore « *Ils ne sont pas morts en vain* », tous évocateurs de la crainte que la Grande Guerre n'ait été faite en vain et que les hommes qui étaient morts au front soient vite oubliés. Peut-être, mais il en ressort un message plus subtil : la présence-même du cénotaphe, avec sa plaque de bronze et ses canons, rappelle aux spectateurs que le Canada a finalement pris sa place sur la scène internationale, non pas comme vassal, mais comme partenaire. Regardez ces canons! C'est nous qui les avons capturés; nous avons contribué à la victoire! Pour des milliers de Canadiens élevés dans les mythes de 1917, c'est ce que signifiait le mot *Vimy*.

En Grande-Bretagne, aux États-Unis, en France, en Allemagne, d'innombrables romans pacifistes à succès ont été publiés, mais pas au Canada. Oh, bien sûr, il y en a eu quelques-uns, mais ils n'ont pas laissé leur marque. Notre contribution immortelle à la littérature internationale de guerre n'est ni cynique ni désabusée; c'est le poème de John McCrae, *In Flanders Fields* (connu en français sous le titre *Au champ d'honneur*) qui met les jeunes au défi de « porter l'oriflamme ... et de garder au fond de l'âme... le goût de vivre en liberté », et que tous les écoliers apprennent.

Bien entendu, la guerre inspirait l'horreur, et la population croyait naïvement qu'il n'y en aurait plus (ou qu'il ne devrait plus y en avoir); tous ceux qui ont grandi à cette époque s'en souviennent. Et pourtant, au Canada, ce sentiment était tempéré par la fierté qu'éprouvaient les Canadiens dès qu'ils entendaient le mot *Vimy*. On pouvait attaquer la guerre et ses horreurs tant qu'on voulait, mais on n'attaquait pas Vimy, car Vimy, ce n'était pas seulement l'écho d'une victoire, c'était le symbole de l'ingénuité, de la bravoure, de l'esprit d'entreprise des Canadiens, autant d'expressions qui ont depuis longtemps disparu des discussions sans fin sur le caractère canadien et le stéréotype canadien.

Les hommes qui se sont battus à Vimy n'étaient ni fades ni ennuyeux, et les techniques qui ont permis de gagner la bataille étaient innovatrices. Les Canadiens qui ont franchi la crête, détruit les nids de mitrailleuses et envahi les tranchées ennemies, avaient de l'allant. C'était les hommes qui avaient brûlé la tente de cinéma à Valcartier, qui s'étaient révoltés à bord du *Sardinia*, qui avaient hué Sam Huges de les faire à la plaine de Salisbury et qui avaient quitté le terrain de rassemblement comme un seul homme. Les hommes de Vimy ne semblent pas avoir eu la « tendance instinctive à rechercher une expression conventionnelle ou banale d'une idée » qu'attribue Northrop Frye aux Canadiens.

Avons-nous perdu une partie de cet allant? Est-ce qu'il faut un champ de bataille ou une patinoire de hockey pour le faire ressortir? Quelque chose nous est arrivé depuis Vimy. Les premières années du vingtième siècle, celles qui ont précédé la Grande Guerre, étaient des années effervescentes, aventureuses, pendant lesquelles plus d'un million de gens ont eu l'audace d'abandonner leurs racines et d'aller faire leur vie au Nouveau Monde. En ce temps-là, le pays débordait d'optimisme, optimisme implicite dans la remarque de son Premier ministre à l'effet que le siècle appartient au Canada. Cet enthousiasme, les soldats l'ont emporté jusque dans les tranchées de l'Artois. Un grand nombre des hommes qui ont apporté des idées nouvelles sur le champ de bataille de Vimy et qui se sont battus avec autant de grâce et d'aplomb étaient justement les aventuriers qui avaient débarqué dans l'Ouest canadien pendant les premières décennies du siècle, bien décidés à se détacher des traditions du vieux continent.

Ce détachement des traditions, qui avait commencé à l'époque de l'immigration dans l'Ouest, a été accéléré par la Grande Guerre en général et par l'expérience de Vimy en particulier. Les soldats canadiens ne pouvaient s'empêcher de comparer leurs officiers à leurs homologues britanniques guindés ni de remarquer le contraste entre l'atmosphère familiale du corps canadien et les divisions sociales de l'Armée britannique.

George Hambley est l'un de ceux qui ont ramené ces attitudes au Canada. Le vendredi après la bataille, Hambley et d'autres canoniers se trouvaient sur la crête et rencontrèrent un officier britannique qui s'était égaré avec ses hommes. Hambley voulut l'aider mais « c'était un lord ou un duc ou quelque chose comme ça et quand il a vu que nous étions de simples soldats, il n'a pas voulu nous parler. » Il s'était trompé de chemin et il ne pouvait pas lire sa carte dans l'obscurité, mais il refusa l'aide des Canadiens. Hambley se souvient de l'attitude méprisante de l'officier britannique pour les « troupes coloniales ». L'officier continua donc son chemin malgré les efforts des Canadiens et tomba immédiatement aux mains des Allemands. Hambley entendit le tir de mitraille et apprit par la suite que tous les hommes de ce groupe avaient été soit tués soit faits prisonnier.

Les soldats n'ont pas été les seuls à ramener ces attitudes au Canada. Leurs officiers, qui deviendraient les chefs sociaux et politiques et les décideurs de la prochaine génération, avaient aussi remarqué que les traditions militaires britanniques et françaises s'attachaient à des formules rigides et à des concepts dépassés, faisaient passer l'ancienneté avant le mérite, confondaient mérite et classe sociale et décourageaient l'innovation et la critique. Vimy a été une salle de classe pour de futurs politiciens (J.L. Ralston, Leslie Frost, Douglas Abbott), de futurs juristes (James McRuer, J. Keiller MacKay), de futurs faiseurs d'opinions (Conn Smythe, Gregory Clark) et d'une foule de futurs généraux, de Harry Crerar et E.L.M. Burns à Andy McNaughton. Ces hommes n'avaient pas cessé de vénérer la filière britannique – la plupart d'entre eux étaient ardemment pro-britanniques – mais ils n'avaient plus aucune raison de penser que les Britanniques étaient leurs supérieurs. Le Canada ne se considérerait plus comme un vassal colonial de la Grande-Bretagne et, bien entendu, il ne s'était jamais considéré comme un vassal colonial des États-Unis.